

Zeitschrift: Theologische Zeitschrift
Herausgeber: Theologische Fakultät der Universität Basel
Band: 16 (1960)
Heft: 1

Buchbesprechung: Rezensionen

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

reichte. Riegg gelangte zum Ziel. In seinem von Hoffmann verarbeiteten Bericht klingt der Triumph hindurch, daß ihm die schwere Aufgabe gelang. Riegg erwähnte ganz besonders das oben berührte Schriftchen «Über die Thunlichkeit». Riegg berichtet, daß er einen Widerruf durch Baader erreichte, ferner, daß Baader auch in die Veröffentlichung dieses Widerrufs einwilligte, was auch durch den behandelnden Arzt bestätigt wurde.

Freiburg i. Br.

Wilhelm August Schulze.

Rezensionen.

Die Religion in Geschichte und Gegenwart. Handwörterbuch für Theologie und Religionswissenschaft. 3., völlig neu bearb. Aufl. In Gemeinschaft mit H. v. Campenhausen, E. Dinkler, G. Gloege und K. Løgstrup hrsg. von Kurt Gallang. Bd. 2 (D-G) — 3 (H-Kon). Redaktion: Wilfrid Werbeck. Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1958—59. XXXI S. + 1924 Sp.; XXXII S. + 1806 Sp. Subskr.-Preis pro Doppellieferung (Nr. 22—63) DM 8.40—9.10.

Das große Werk, dessen erster Band vor zwei Jahren hier besprochen wurde, geht mit bewundernswerter Präzision weiter. Im jetzt vorliegenden zweiten und dritten Band findet man auch höchste Qualität und Aktualität der Beiträge, so wie die ersten Lieferungen erwarten ließen. Es ist ein Vergnügen, den unendlichen Stoff von verschiedenen Gesichtspunkten durchzustreifen, etwa von Dänemark bis Kolumbien, von Simon Dach bis Konstantinus Africanus, von Dämonen bis Konvertiten. Auch sind Hauptartikel wie Erlösung, Gott, Jesus Christus hier zu verzeichnen, wobei die besondere Einstellung der Verfasser unvermeidlich eine Rolle spielt.

Ein paar Randbemerkungen seien erlaubt. Die einseitige Konzentration der Darstellung auf deutsche Beiträge zur Theologie, die im ersten Bande bisweilen auffiel, ist nicht ganz aufgehoben. So beschäftigt sich der Artikel Jesusbild der Gegenwart eingehend mit bekannten Volksbüchern deutscher Exegeten, führt aber bei Angelsachsen nur ein paar Namen und bei Romanen und Katholiken nicht einmal Namen an. Mit dem Königtum im A.T. und in seiner Umgebung setzen sich zwei Alttestamentler und ein Assyriologe in acht Spalten auseinander, aber vom Königtum in anderen Ländern und Zeiten erfährt man nur in ein paar Zeilen, daß es verschiedene Ausprägungen hat. Hier hätte man eine positive Darstellung vor allem über Europa im Mittelalter und in der Neuzeit erwartet. Vielleicht kann dieser Mangel unter dem Stichwort Monarchie behoben werden.

Basel.

Bo Reicke.

The Holy Land. New Light on the Prehistory and Early History of Israel.
Published in cooperation with the Hebrew University, Department of

Antiquities, Israel Exploration Society. = Antiquity and Survival, II, 2—3. The Hague und Jerusalem (zu beziehen durch die Buchhandlung Paul Haupt, Bern), 1957. S. 79—317.

Dieses Doppelheft vereinigt 15 reich und gut illustrierte Aufsätze jüdischer Gelehrter, Fachmänner des betreffenden Gebietes. Den Eingang macht eine instruktive tabellarische Übersicht über die im Lande gemachten Funde von der älteren Steinzeit bis in die byzantinische Zeit, für die älteren Perioden mit Angabe der Fundstelle, des damaligen Klimas, der Tierwelt und der Lebensweise. Die folgenden Aufsätze behandeln: eine mesolithische Station (nicht in Höhle, sondern im Freien) im oberen Jordantal, Palästina als Heimat der ältesten Ackerbaukultur, das religiöse Leben um 1500 v. Chr., die Eroberung des Landes im Licht der neuen Entdeckungen (die Probleme der literarischen Überlieferung sind wenigstens eben noch gesehen), das Philisterproblem, die kanaanäische Kultur Galiläas nach den Ausgrabungen in Hazor, die Geschichte der palästinischen Keramik, die Geschichte des Glases, die Katakomben der Totenstadt von Beth Shearim, Kultstätten der römischen und byzantinischen Zeit. Von besonderem Interesse sind die beiden letzten Beiträge. N. Glueck, der Erforscher von Transjordanien, berichtet über nicht weniger ertragreiche fünfjährige Arbeit im Negeb, wo er 400 bisher unbekannte Stätten untersucht hat mit dem Ergebnis, daß der Negeb zu keiner Zeit unbewohnte und unbewohnbare Wüste war, sondern seit ca. 20 000 v. Chr. von Hirten und Nomaden, später von ackerbauender Bevölkerung bewohnt. Und durch Aharoni und Avi-Yonah erfährt man erstmals Näheres über die Forschungsarbeit im ganzen Bereich der Sinaihalbinsel während der militärischen Besetzung im Spätherbst 1956, die gleichfalls wichtige Ergebnisse zeitigte. — Ein Anhang gibt den Inhalt der einzelnen Artikel auszugsweise in französischer, deutscher, spanischer, italienischer und holländischer Sprache wieder. Die vorzügliche Orientierung über die in Israel geleistete archäologische Arbeit kann allen Interessenten nur lebhaft empfohlen werden.

Basel.

Walter Baumgartner.

A. Dupont-Sommer, *Les écrits esséniens découverts près de la Mer Morte*. (Bibliothèque historique.) Paris, Editions Payot, 1959. 446 pp. Frs. fr. 3000.

L'ouvrage que le professeur Dupont-Sommer livre au public vient bien à son heure ; il est appelé à rester pour longtemps l'étude classique sur les manuscrits de Qumrân. On se rappelle que l'auteur avait, dès 1950, soutenu la thèse de l'origine essénienne des textes de Qumrân. Ayant depuis écrit deux livres et de très nombreux articles, il peut reprendre aujourd'hui l'ensemble de ses vues : tous les textes publiés depuis sont venus enrichir sa thèse.

Comment l'auteur construit-il sa démonstration ? Il prouve tout d'abord que tous les renseignements donnés par les auteurs anciens sur la secte essénienne, recouper, pour l'essentiel, les indications que nous livrent les

textes de Qoumrân. Les notices de Philon, Josèphe, Pline et Dion Chrysostome sont reproduites in extenso et accompagnées de notes. Des comparaisons entre les uns et les autres examinent successivement la vie communautaire, les rites, les doctrines et les mœurs de la secte. La seconde preuve est d'ordre archéologique. Les fouilleurs ont mis à jour, dans le site de Qoumrân, l'ensemble des constructions qui composaient l'établissement essénien. Le lecteur en trouvera le plan. Bains, citernes, scriptorium, salle de réunion, et jusqu'au cimetière, tous ces vestiges archéologiques s'expliquent seulement, et au mieux, dans le cadre de l'hypothèse essénienne.

C'est donc bien la bibliothèque essénienne que le hasard nous a restituée. Tout ce qui est édité de cette bibliothèque à ce jour, l'auteur l'a traduit et commenté dans son ouvrage. Les courts fragments de commentaires bibliques, d'apocalypses, d'écrits exégétiques divers, y ont leur place. La majeure partie du livre est constituée par les textes, rassemblés pour la première fois en un seul volume. La traduction serre le texte d'extrêmement près tout en lui gardant sa saveur littéraire. En ce domaine, la science et l'art du professeur Dupont-Sommer sont bien connus des spécialistes. Les mêmes qualités qui ont fait tant admirer la récente traduction du Livre des Hymnes se retrouvent dans la traduction du moindre fragment, dans la concision des textes juridiques, dans le souffle épique des prophéties, dans le lyrisme de la poésie. Dans un chapitre spécial qui contient maintes vues perspicaces, l'auteur prend nettement position sur l'origine des principaux pseudépigraphes ; Jubilés, Hénoch, Testament des Douze Patriarches appartiennent au même milieu que la littérature de Qoumrân. Tout au long des textes, d'abondantes notes justifient la traduction proposée, expliquent les faits mentionnés, soulignent les parallèles. Dans leur brièveté, elles constituent comme un commentaire, à tout le moins en fournissent-elles la matière. L'interprétation de plusieurs passages (par ex. Apocryphe de la Genèse, p. 300, n. 2, et Prière de Nabonide, p. 337, n. 3) est tout à fait renouvelée. Sur de nombreux textes, encore difficiles ou obscurs, des interprétations différentes sont possibles. Elles devront se faire légitimement connaître et discuter les traductions proposées dans cet ouvrage.

A partir de ces textes, l'auteur tente une synthèse. Décrivant d'abord l'arrière-plan historique, il s'attache à la datation des événements qui marquèrent l'existence de la secte. Le ministère de son fondateur, le Maître de Justice, commence vers la fin du second siècle a. C. Le Maître lui-même meurt vers 65-63 a. C. La secte quitte le désert de Juda et s'exile à Damas ; vers 40 a. C. elle revient dans le site de Qoumrân où elle demeurera jusqu'au temps de la grande guerre juive. Les Kittim du Commentaire d'Habacuc, ainsi que l'auteur l'a toujours soutenu, sont les Romains ; la thèse nous paraît indiscutable. Le Prêtre impie, persécuteur de la secte, est Hyrcan II, le grand prêtre asmonéen ; les arguments appuyant cette identification sont nombreux et entraînent l'adhésion.

L'auteur consacre un chapitre au personnage central de la secte, le Maître de Justice, qui n'est pas identifié. Le sera-t-il jamais ? Qu'importe. Car, si nous savons peu de choses de sa carrière terrestre — prêtre, réformateur, fondateur de la secte, persécuté, maltraité, mis à mort —, les textes

de Qoumrân, les Hymnes en particulier, permettent de retrouver la personnalité mystique du Maître de Justice, « l'une des plus hautes figures de l'humanité religieuse », selon l'auteur. Quelques pages, aussi denses que mesurées, l'envisagent sous un triple aspect : le Prophète, l'Homme de douleur, le Chef de l'Eglise. L'extraordinaire personnalité de ce chef religieux, la foi et la vénération de ses disciples, expliquent assez le processus de messianisation dont les divers textes nous rendent témoins : le Maître de Justice finira par réunir sur sa personne tous les attributs messianiques. Il sera à la fois le Prophète, le Messie-Roi et le Messie-Prêtre.

Cette constatation suffirait à nous orienter vers la dernière conséquence — et non la moindre — des découvertes de Qoumrân. Depuis dix ans, le professeur Dupont-Sommer a affirmé l'importance des rapports entre essénisme et christianisme. On peut bien se réjouir aujourd'hui de l'intérêt que portent à cette question les spécialistes du N.T. Le christianisme à sa naissance, solidement enraciné en terrain juif, ne présente d'affinités réelles qu'avec l'essénisme. Pharisiens et Saducéens sont presque toujours des adversaires. Ils n'expliquent Jean-Baptiste, Jésus, l'église primitive que par opposition. Au contraire la secte du désert de Juda, par ses pratiques comme par ses doctrines, jette une nouvelle lumière sur l'apparition du christianisme. On a beaucoup exagéré les thèses de l'auteur et l'on s'est trop souvent contenté de citer une ou deux formules frappantes, toujours privées de leur contexte. L'auteur est pourtant le premier à souligner tout ce qui distingue Jésus du messie essénien et l'église chrétienne de l'église essénienne. Qu'on lise attentivement ces pages prudentes ; tous les termes en sont pesés. L'évidence historique que constituent les attaches esséniennes du christianisme n'en est que plus nette.

Certains regretteront que l'auteur n'ait pas réfuté point par point les opinions adverses, dans chacun des chapitres et pour chacun des textes. Outre qu'il y eut fallu plusieurs volumes, cette méthode n'est guère dans l'esprit de la collection qui vise aussi le grand public, ni, dans la manière de l'auteur dont le style extrêmement clair, soigné, très littéraire, aurait été alourdi par de continuelles interruptions. Il faut même considérer comme une réussite d'avoir rendu aussi accessibles des textes et des problèmes d'une telle complexité. D'un bout à l'autre de l'ouvrage pourtant, on sent que l'auteur est au fait de toutes les polémiques et de toutes les discussions scientifiques. Bien des notes ne sont qu'une réponse à des objections faites ici ou là. Quant aux quelques grandes thèses adverses qu'il fallait quand même aborder de front (rejet de la thèse essénienne), l'auteur les réfute de façon tout à fait nette dans des appendices.

Bien sûr, et comme le souligne l'auteur lui-même dans son avant-propos, nous sommes encore à bien des égards dans le provisoire. Il ne s'agit que d'une étape, certaines traductions et certaines hypothèses peuvent et doivent être discutées. On ne peut pas les accepter, encore faut-il les examiner soigneusement. Il était bon de faire le point ainsi que le fait ce livre. Toute contribution à venir sur le sujet devra en tenir le plus grand compte.

Strasbourg.

Pierre Geoltrain.

Clemens Kopp, *Die heiligen Stätten der Evangelien*. Regensburg, Friedrich Pustet, 1959. 504 S., 20 Taf. mit Abb. DM 35.—.

Weit über zehn Jahre hat der Verfasser des hier anzuzeigenden Buches mit Forschungsarbeiten in Palästina zugebracht. So bescheiden sie im Hintergrunde bleibt, überall steht ihm seine Ortskenntnis helfend oder warnend zur Seite. Kopp ist mit mehreren Arbeiten zur Topographie und Überlieferung der christlichen «heiligen Orte» in Palästina bereits hervorgetreten (über Kana, Nazareth, den See Genezareth, auch über den Karmel). Wenn er nun, von O. Kuß angeregt, eine umfassende Behandlung sämtlicher heiligen Stätten der Evangelien vorlegt, so darf man sie mit Recht voller Erwartung zur Hand nehmen. Schon die Ausstattung des Bandes, dem in einem Bildanhang 66 vorzügliche Photographien, und nicht nur die bekannteren, sowie im Text neun von F. P. Rehor (Schwyz) gezeichnete Grundrisse und Kartenskizzen beigegeben sind, verdient Anerkennung. Schlägt man ihn auf, so findet man ein erstaunliches Material ausgebreitet, hauptsächlich geordnet — wie es kaum anders sein kann — nach den Orten der Evangelien: Bethlehem, Nazareth, Wirkungsstätten des Täufers, Kana und Jakobsbrunnen, See Genezareth, Wanderungen vom See Genezareth, letzte Wanderung nach Jerusalem, Jerusalem. Da jede Anordnung irgendwelche Abweichung von ihrem System in Kauf nehmen müßte, wird man um Kompromisse nicht ganz herumkommen. Aber daß der Ort der Versuchung Jesu im Kapitel «Johannes der Täufer» behandelt wird, erwartet der Leser schwerlich. Zum Glück sorgt ein Sachregister dafür, daß man nicht zu lange zu suchen braucht.

In jedem Einzelabschnitt seiner Untersuchungen geht Kopp von den biblischen Berichten aus. Im Anschluß daran versucht er, jeweils ein Bild des Werdens, Wanderns und Wechselns der Traditionen zu gewinnen, auf die sich die einzelnen Stätten heute berufen. Eine kritische Haltung gegenüber den Angaben des N.T. und den Traditionen, die bereits dahinter liegen, wird nicht sichtbar. Sie liegt dem katholischen Standpunkt des Verfassers nicht eben nahe und ist in einem Buche wie dem seinigen auch nicht von grundlegender Bedeutung. Jedenfalls stehen am Anfang aller dieser Ortsüberlieferungen die Aussagen der Evangelien oder bereits legendäre Weiterbildungen dazu. Was aber im Anschluß an die Evangelienberichte vorgelegt wird, beeindruckt ebenso sehr durch die Fülle und die Beherrschung des verarbeiteten Stoffes wie durch die saubere Kritik, mit der die einzelnen Traditionen geprüft werden. Als Zeugen für die zu verschiedenen Zeiten herrschenden Ortsüberlieferungen werden aus der ältesten Zeit die Väter, dann aber auch die ganze lange Reihe der Pilgerberichte von den Anfängen über die Zeit der Kreuzfahrer bis hin zu den Nachrichten des ausgehenden Mittelalters und der beginnenden Neuzeit aufgeführt. Damit werden aus gründlichster Einzelkenntnis die Ergebnisse der Ausgrabungen konfrontiert. Zu allem wird eine erstaunliche Literatur, einschließlich der protestantischen, verarbeitet. Dies alles dient dem Verfasser dazu, das Werden der heute bestehenden Überlieferungen zu verstehen und sie kritisch zu sichten. Oft genug wird festgestellt, daß keine sicheren Fundamente für eine Tradition vorhanden sind. Man lernt mit Hilfe Koppes verstehen, daß den Über-

lieferungen selbst ein eigentümliches Leben innewohnt, das sie wandern, das sie miteinander wetteifern oder voreinander zurücktreten läßt. Sie können eine Heimat verlieren und an anderen Orten sesshaft werden. Dieses reichbewegte, vielfältige Leben ist es, das Kopp mindestens ebenso interessiert wie die geschichtliche Zuverlässigkeit. Aber auch diese wird gewissenhaft geprüft und — wo es nötig ist — mit allem Freimut verneint.

Wenn man von Bekannten des Verfassers erfährt, er habe sich eines Tages von seinem palästinischen Standort aufgemacht und den Weg zum Sinai zu Fuß zurückgelegt wie einst der Prophet Elia, so erkennt man etwas vom Geiste des Forschens wieder, der aus Kopps Buch spricht. Er möchte auf allen Wegen gegangen sein, alles so genau wie möglich wissen. Sein Buch ist daher ein zuverlässiger Ratgeber, bei dem man umfassende Belehrung findet, kritisch gesichtet und anschaulich dargeboten.

Kiel.

Heinrich Greeven.

Ethelbert Stauffer, *Die Botschaft Jesu damals und heute*. = Dalp Taschenbücher 333. Bern, A. Francke, 1959. 215 pp. Fr. 3.80.

In the last of his three studies of Jesus, Professor Stauffer turns his attention to the teaching.¹ As before, the author continually delights the reader with interesting sidelights and illustrations from classical, rabbinic and even contemporary literature. Whether it is in showing that the command 'love your enemies' is directed not against Judaism but against Qumran, or in demonstrating the true significance of 'render to Caesar what is Caesar's...', Stauffer never bores. His general position is that Jesus preached a morality without demanding unquestioning obedience or a 'superpiety' and without proposing a new Law. The only 'absolute command' is that of love for one's neighbour.

With this, few will wish to disagree. But the broad sweeps of the pen sometimes conceal a somewhat cavalier attitude to texts which do not fit into the scheme. We must confine ourselves to two of the most interesting chapters.

Chapter nine, entitled 'Man and Wife', describes the injustices and inequalities of Jewish and Roman marriage and divorce customs, and then argues that the one authentic word of Jesus, uninfluenced by Jewish or Hellenistic casuistry, is 'What God hath joined let not man put asunder'. This saying refers us back out of any legalistic consideration of divorce or polygamy to the metaphysical ground of marriage which is to be found in 'the biological union between two human beings'. Accordingly, Stauffer concludes that all the references to disciples forsaking wives, or becoming eunuchs, or not marrying in heaven, are secondary. The story of the woman taken in adultery, however, embarrassing to the Church as it is, can be taken as genuine, for it indicates that no law can be made in these matters where only love and forgiveness must be found. Precisely this could the Church

¹ The two earlier volumes, *Jesus, Gestalt und Geschichte* and *Jerusalem und Rom im Zeitalter Jesu Christi*, were reviewed in *Theol. Zeitschr.* 13 (1957), pp. 364 ff., and 15 (1959), p. 64.

not maintain, and the word concerning 'adultery in the heart' is another example of the perversion of Jesus' teaching in the direction of Jewish 'super-piety'. (Here, note 112a has gone astray.) Jesus did not lead men into such a choice between doubt and impossible obedience. "His yoke is easy and His burden is light."

Chapter ten, on 'The Battle against Poverty', attempts to show that Jesus, unlike Qumran, never spoke against riches as such, but always against poverty, and that the early Church reversed this. "Jesus did not thunder against the sinful road to riches, but spoke primarily of the terrible needs of the poor." As a thesis, this is admittedly attractive. But when one discovers the parable of the rich fool (Lk. 12. 16-20) used in this way, and that the dominical comment on the difficulty of the rich entering the kingdom (Lk. 18. 24, Mt. 13. 22) is not even mentioned, one begins to doubt the theory.

Three questions remain in my mind. First, has the author considered the possibility that Jesus, like the rabbis and all ancients, employed hyperbole in His teaching? This in particular might account for some of the extreme statements concerning the renunciation of marriage which Stauffer takes literally. Second, can we travel *simpliciter* from our modern world back to Jesus' words, and take them as our guide, without first asking ourselves whether specific items of the teaching were intended for all men, or for the disciples or only for the twelve? And can we assume, without a good deal more theological *Vorfragen*, that the New Testament *intends* us to stand where the first disciples stood, particularly as they stood in an eschatological situation which cannot without proof be taken to be ours? Third, a more general question. How far can we say that Stauffer's original claim to bring us 'new evidence' has been fulfilled? James M. Robinson's criticism is, I think, unanswerable—that, in fact he has few new sources of information but merely a revival of the nineteenth-century way of looking at them.² Whether the post-Bultmann school will be able to produce anything better remains to be seen. Until they do, Stauffer will hold the field, and the parson fishing for sermon illustrations and the student swatting for exams will continue to pocket the three Jesus books with gratitude and confidence. English readers will soon be joining them, for a translation of the first volume has just appeared.

Manchester.

John J. Vincent.

Rudolf Schneider, *Seele und Sein. Ontologie bei Augustin und Aristoteles*. = Forschungen zur Kirchen- und Geistesgeschichte, N. F. 6. Stuttgart, Kohlhammer, 1957. 235 S. DM 18.—.

Aus der Feder des 1956 verstorbenen Kieler Theologieprofessors liegt hier eine Arbeit vor, die volle Aufmerksamkeit verdient. Der Verfasser ist

² J. M. Robinson, *A New Quest of the Historical Jesus* (1959), pp. 59-63. According to Robinson, "What is new in Stauffer is the programmatic revival of the positivistic understanding of history, in which the *Verbum Dei incarnatum* is a *nudum factum*, and the *quaestio prima* of all theological

durch voraufgehende Monographien als ein glänzender Kenner Augustins ausgewiesen. Aus einer souveränen Beherrschung des Stoffes heraus sucht und zeigt er einen neuen Weg zur Deutung des größten nordafrikanischen Kirchenvaters.

Hat man Augustin in der bisherigen Diskussion im wesentlichen vom Platonismus und dessen Spätformen her interpretiert, so geht Schneider behutsam jenen *Spermata philosophika* aristotelischer Herkunft nach, die sich weitverzweigt im Gesamtwerk des Hippoer Bischofs finden.

Erstaunlich die Akribie der Einzelanalysen, überraschend die Helle, die sie in manches Dunkel der Augustin-Auslegung werfen. Man legt das Buch, dem leider eine systematische Abrundung versagt blieb, nicht aus der Hand, ohne eine wesentliche Bereicherung seines Wissens um Augustin gewonnen zu haben. Ja noch mehr. Man bekommt bei seiner Lektüre ein konkretes Bild von jenem altkirchlichen Prozeß, in dem sich griechisch-ontologisches und lateinisch-christlich-metaphysisches Denken einander begegneten, um zu einer Synthese heranzureifen, deren Früchte uns in der thomistischen Scholastik greifbar sind.

Das Werk, aus mehr als zwanzigjähriger Beschäftigung mit Augustin erwachsen, wird nicht nur den Fachtheologen, sondern überhaupt jeden interessieren und bereichern, der sich wissenschaftlich mit Augustin auseinanderzusetzen hat.

Stuttgart.

Gotthold Müller.

Denys l'Aréopagite, *La hiérarchie céleste*. Publ. par R. Roques, G. Heil & M. de Gandillac. = Sources chrétiennes 58. Paris, Editions du Cerf, 1958. XCV + 225 S.

Der wissenschaftliche Rang der Textausgaben innerhalb der Reihe der «Sources chrétiennes», die mit dem Eintritt von G. Mondésert eine sichtliche Förderung erfahren hat, wird durch den vorliegenden Band erneut unter Beweis gestellt. Die umfangreiche Einleitung schrieb René Roques, der durch seine verschiedenen Arbeiten zum pseudodionysischen Schriftenkorpus¹ sich als der zurzeit beste Fachkenner erwiesen hat. Die Textgestaltung liegt in den Händen eines deutschen Philologen, Günter Heil, der durch die Schule von H. Langerbeck, Frankfurt, gegangen ist. Ihr liegen eigene handschriftliche Forschungen zugrunde, die z. T. von Langerbeck selbst, z. T. von andern Gelehrten unterstützt wurden. Ausführlich (S. 1—62) wird hierzu wie überhaupt den Überlieferungsproblemen Stellung genommen: man wird dabei Heil zustimmen müssen, wenn er angesichts der zahlreichen, um nicht zu sagen ungezählten Handschriften sich auf die charakteristischen Vertreter beschränkt, um so überhaupt zu einer Gruppierung und damit einer Einsicht in die handschriftliche Überlieferung zu kommen. Ihr kommt sicherlich höherer Wert zu als der syrischen und gar der lateinischen Überset-

research is the reconstruction of the history of Jesus, which can solve among other things the problem of the absoluteness of Jesus" (p. 62).

¹ Vgl. auch seine ausgezeichnete Einleitung in dem Reallexikon für Antike und Christentum, 3 (1957), S. 1075 ff.

zung. Zu begrüßen ist auch, daß man die Zeilenlänge der Migne-Ausgabe im Druck beibehalten hat, um die Hinweise an den Marginalien noch handlicher zu machen. M. de Gandillac, der bereits früher eine französische Übersetzung von Pseudo-Dionysius lieferte, hat eine neue Übersetzung gegeben. Von ihm stammt auch der reichhaltige Kommentar, der nicht nur die spätantiken und altchristlichen, sondern auch die mittelalterlichen Bezüge, die hier besonders wichtig sind, berücksichtigt. Ob allerdings das gleiche für die indologischen Parallelen gilt, ist mir zumindest zweifelhaft, ganz von der Gefahr eines irrigen Gebrauchs solcher Nachweise zu schweigen. Wenn man sich vergegenwärtigt, daß bisher die Ausgabe von Migne, welche die Publikation von Corderius, Antwerpen 1634, abgedruckt hat, die gebräuchliche Textgrundlage bildet, kann man nicht nur den vorliegenden Band dankbar begrüßen, sondern den Herausgebern zugleich wünschen, daß sie ihre Absicht der Veröffentlichung weiterer Teile aus dem pseudodionysischen Schriftenkorpus in Bälde verwirklichen können.

Marburg.

Carl Andresen.

M.-A. van den Oudenrijn, O. P., *Gamaliel. Äthiopische Texte zur Pilatusliteratur.*
= Spicilegium Friburgense. Texte zur Geschichte des kirchlichen Lebens,
4. Freiburg, Schweiz, Universitätsverlag, 1959. LX + 188 S. Fr. 30.—.

In der 3. Auflage der Neutestamentlichen Apokryphen von E. Hennecke ist das letzte Stück des ersten Bandes ein Artikel von Professor van den Oudenrijn über das Evangelium des Gamaliel. Zu diesem verschollenen Apokryphon hat derselbe Gelehrte im Spicilegium Friburgense einen Text herausgegeben. Es handelt sich um eine äthiopische Rezension, *Lâḥa Mâryâm*, «Marienklage», genannt, einer ursprünglich koptischen Homilie des Bischofs Heryâqos von Al-Bahnasâ, in der ein Evangelium des Gamaliel benutzt ist. Von dieser Homilie waren schon einige koptische Fragmente (Lacau 1904, Revillout 1904) und eine arabische Ausgabe (Mingana 1928) sowie Bruchstücke der äthiopischen Rezension bekannt.

Auch die vorliegende Ausgabe kann nur einen Teil der Überlieferung bieten, und das ganze Evangelium des Gamaliel besitzen wir noch nicht. Aber es handelt sich immerhin um ein ganz beachtliches Stück desselben. Die Ausgabe benutzt sechs Handschriften (vier aus der Bibliothèque Nationale, eine aus der Vatikanischen Bibliothek und eine aus dem British Museum), von denen zwei ins 15. und zwei ins 16. oder 17. Jahrhundert zurückreichen.

Der zweite Teil der Ausgabe bietet den äthiopischen Text des Martyriums Pilati, ebenfalls nach einer Homilie des Bischofs Heryâqos, für die jedoch dem Herausgeber nur ein Manuskript zur Verfügung stand, Reste eines Synaxars aus dem 15. Jahrhundert.

Vorangestellt ist eine ausführliche Einleitung, die besonders über die Gamalielüberlieferung und ihr Verhältnis zu den kanonischen Evangelien Aufschluß gibt. Sowohl hier als auch in den Anmerkungen zu den Texten ist die Beurteilung im großen und ganzen wohlthuend nüchtern. Die Frage nach dem Wert der überlieferten Namen Anna und Joachim für die Mutter Marias und ihren Großvater wird in der Schwebe belassen, desgleichen die Identität

des fliehenden Jünglings (Mark. 14, 51—52; nach *Lāḥa Māryām* I, 38 = dem Herrenbruder Jakobus). Die meisten Benutzer der Ausgabe werden viel skeptischer sein.

Die Ausgabe gibt den Text, darunter Varianten in einem Apparat und auf der rechten Seite eine deutsche Übersetzung. Der äthiopische Satz ist sehr schön und deutlich, auch im Apparat. Druckfehler habe ich nur in seltenen Fällen gefunden. Die Übersetzung liest sich leicht und ist eine getreue Wiedergabe. Natürlich mag der eine oder andere in einigen Fällen einen anderen Ausdruck bevorzugen. Ich möchte z. B. nur *baṣḥa* mit «gelangen» übersetzen, nicht auch *hōra*, wie es ab und zu geschieht. In *Lāḥa Māryām* VII, 8, S. 57, wäre statt «und Engel, (die) sie behüten» auch die Übersetzung «und Engel behüten sie» = «und welche Engel behüten» möglich und m. E. vorzuziehen, weil kontextgemäßer. Die Anmerkungen bieten eine Fülle von Material und Vergleichen. Was noch beigezeichnet werden könnte und von anderen wohl auch beigezeichnet werden wird (z. B., ausdrücklich mit Fragezeichen, zu *Lāḥa Māryām* VI, 10: «Jesus, die Auferstehung zum Leben», Einfluß von Joh. 5, 29, wo gerade *tenšā'ē ḥeywat* gebraucht wird?) — das entspringt nicht der Kritik, sondern der Dankbarkeit für diese Ausgabe.

Kopenhagen.

Bent Noack.

Ernst Ludwig Ehrlich, *Geschichte der Juden in Deutschland*. = Geschichtl. Quellenschriften, hrsg. von Joh. Hartmann. 6. Düsseldorf, Pädagogischer Verlag Schwann, 1957. 95 S.

Die reichhaltige und vielseitige Sammlung zuverlässigen Quellenmaterials zur politischen, rechtlichen und sozialen Stellung der Juden beginnt mit Konstantins Erlaß vom Jahr 315, der für Übertritt der Juden zum Christentum wie für Übertritt von Christen zum Judentum Todesstrafe vorsieht, und endet mit der Rede, die Bundespräsident Heuß 1952 anlässlich der Weihe eines Mahnmals im ehemaligen Konzentrationslager in Bergen-Belsen hielt. Man liest von den besonderen Kleidervorschriften für die Juden, von der Beschuldigung, für das Passahmahl Christenkinder geschlachtet, durch Brunnenvergiftung die Pest verursacht zu haben, von ihrer Stellung in dem den Christen verbotenen Handel, vom Aufkommen der «Hofjuden», die den Fürsten die nötigen Geldmittel zu beschaffen hatten, und von all den Verfolgungen. Daß es keine erbauliche Lektüre ist, ist nicht Schuld des Verfassers, der auch die nicht sehr zahlreichen Belege für freundliches Verhalten und Schutzmaßnahmen ebenso objektiv registriert. Interessant sind die Angaben über die innerjüdische Bewegung der «Frommen in Deutschland» (um 1200), über innerjüdische Mahnungen und Reformen. Kann namentlich Pfarrern und Lehrern nicht genug empfohlen werden.

Basel.

Walter Baumgartner.

Kurt Guggisberg, *Bernische Kirchengeschichte*. Bern, Paul Haupt, 1958. 810 S. Fr. 25.—.

Genau genommen kann man bis heute nicht von einer Geschichte des schweizerischen Protestantismus, sondern nur von Geschichten der ein-

zernen kantonalen Landeskirchen sprechen. Obwohl der Schweizerische Evangelische Kirchenbund die Anliegen des Protestantismus in der Schweiz gesamthaft wahr, liegt der Schwerpunkt des kirchlichen und theologischen Lebens durchaus noch in der bunten Vielfalt der Kantonalkirchen. Für den Außenstehenden, der an große, ganze Länder umfassende kirchliche Organisationen und Bekenntnisgemeinschaften gewöhnt ist, sind die schweizerischen Verhältnisse deshalb oft unübersichtlich und unbegreiflich zersplittert. Aber für den Wissenden offenbart sich eben in dieser Vielfalt die geheime Kraft nicht nur des schweizerischen Staatslebens, sondern auch des schweizerischen Protestantismus.

Es hat daher nicht nur eine historisch-wissenschaftliche, sondern auch eine grundsätzliche Bedeutung, wenn die Geschichte einer schweizerischen Landeskirche geschrieben wird. Wenn sie gleich noch den wichtigsten Stand der alten Eidgenossenschaft und einen der einflußreichsten Kantone der gegenwärtigen Schweiz betrifft, so darf sie besondere Aufmerksamkeit beanspruchen. Als überlegener Kenner des vielseitigen Stoffes hat der Ordinarius für Kirchengeschichte in Bern, Prof. Dr. Kurt Guggisberg, die religiösen Verhältnisse im Stande Bern von der Reformation bis zur Gegenwart, d. h. bis ungefähr 1920, mit hervorragender Gestaltungskraft in einem stattlichen Band dargestellt.

Einleitend zeichnet er in knappen Zügen das Bild der mittelalterlichen Religiosität in den Gegenden des alten Standes Bern. Das wachsende Staatsbewußtsein schafft auch hier wie in andern spätmittelalterlichen Stadtstaaten eine wichtige Voraussetzung für das spätere reformierte Staatskirchentum.

Die Reformation hat sich in Bern nur langsam durchgesetzt. Auf originale Weise wurde die Predigt des Evangeliums durch die reformatorisch wirkenden Fasnachtsspiele des genialen Niklaus Manuel unterstützt. Die Berner Reformation hat sich trotz entscheidender Einflüsse von Zwingli stets ihre Selbständigkeit bewahrt, ja zuzeiten scheute man sich nicht, in einigen Punkten eher lutherisch zu denken. Zwischen den einzelnen Richtungen des Protestantismus geht der Stand Bern seinen eigenen Weg. Gerade diese kraftvolle Eigenständigkeit hat in schweren Zeiten, wie nach dem zweiten Kappeler Krieg, mitgeholfen, den Bestand des Protestantismus in der Schweiz zu retten. Auch später bot der in der europäischen Politik geachtete Stand Bern den evangelischen Kirchen in Genf, in Frankreich, in Savoyen einen Rückhalt.

Die weitere Entwicklung faßt Guggisberg in die Kapitel über den Konfessionalismus, den Pietismus, die Aufklärung und das 19. Jahrhundert zusammen. Durch alle Wandlungen der Kirchengeschichte zeichnet sich der gleichbleibende Grundzug ab: die enge Verbindung des ausgeprägten bernischen Staatsbewußtseins mit reformierter Überlieferung. Der Nachteil dieser Haltung tritt in den sehr unerfreulichen Verfolgungen der Täufer wie auch im Sektenwesen, das im Bernbiet besonders stark verbreitet ist, deutlich zutage.

Guggisberg bezieht immer alle Teile des religiösen Lebens in die Darstellung ein, von der Theologie über Kirchenregiment, Pfarrerschaft, Volks-

frömmigkeit bis zu den abergläubischen Unterströmungen. In allen geschilderten Epochen ersteht ein lebendiges, durch viele treffende Zitate begründetes Bild des bernischen Kirchentums, das auch der milden Ironie nicht entbehrt. Da das Werk nicht nur der theologischen Forschung, sondern einem jeden, der sich für bernische Kirchengeschichte interessiert, dienen soll, verzichtet es klugerweise auf einen umständlichen Anmerkungsapparat. Der Literaturnachweis läßt immerhin ermessen, welch riesige Arbeit zu leisten war, bis dieser Band, der sicher zu den besten Werken schweizerischer Kirchengeschichtsschreibung zählen wird, überhaupt entstehen konnte.

Der Verfasser will allen verschiedenen Epochen der kirchlichen Geistesgeschichte gerecht werden; hervorzuheben ist die positive Würdigung des konfessionellen Zeitalters, das sonst in seinen Motiven häufig verkannt wird. Daß Guggisberg selbst auf dem Boden der liberalen Theologie steht, wird bei der Behandlung des 19. Jahrhunderts, insbesondere des bernischen Neupietismus, deutlich. Die Akzente scheinen dort doch einseitig gesetzt. Auch wäre zu fragen, ob die weitgehende Anpassung an den jeweiligen Zeitgeist wirklich das Kriterium für die Lebendigkeit der Kirche sei. Man bedauert auch, daß Guggisberg die Entwicklung der letzten dreißig Jahre nicht mehr berücksichtigt und sie einer kommenden bernischen Kirchenkunde der Gegenwart vorbehalten will. Aber Kirchengeschichtsschreibung ist etwas anderes als Kirchenkunde; dies beweist eben das Werk selbst. Gerade gewisse Erscheinungen der bernischen Theologieggeschichte und Kirchenpolitik der letzten Jahrzehnte würden auch einige frühere Ereignisse und Entwicklungen in ein neues Licht rücken. Man kann es aber zur Not verstehen, daß der Berner Kirchenhistoriker sein Buch nicht mit solchen Aktualitäten belasten wollte und daher das heiße Eisen unberührt läßt.

Das Werk trägt nicht nur zur Kenntnis der bernischen Kirchengeschichte bei; es vermittelt auch einen guten Teil jenes Geistes, der in den meisten schweizerischen Volkskirchen lebt. Es wird daher auch in der allgemeinen schweizerischen Geistesgeschichte einen wichtigen Platz einnehmen.

St. Margrethen, Kt. Sankt Gallen.

Ernst Gerhard Rüsch.

Heinrich Schmid, Zwinglis Lehre von der göttlichen und menschlichen Gerechtigkeit. = Studien zur Dogmengeschichte und systematischen Theologie, 12. Zürich, Zwingli-Verlag, 1959. 269 S. Fr. 19.—.

Mit der im Sommer 1523 im Druck vervielfältigten Predigt «Von göttlicher und menschlicher Gerechtigkeit», die er dem Berner Propst Nikolaus von Wattenwyl widmete, wollte Zwingli das allgemeine Interesse an dem großen Thema wachrufen und war sich der Richtigkeit seiner Auffassungen in Sachen der «Gerechtigkeit» wohl bewußt, einschließlich seiner Antworten auf verschiedene diffizile Fragen der Theodizee. Heinrich Schmid untersucht nun, wie nach Meinung des Reformators «das Recht in der Offenbarung verankert werden kann».

Zwingli schaut die Wirklichkeit des Erdenlebens mit nüchternen Augen an und liest die Bibel mit gesundem Menschenverstand und etlichen philo-

sophisch-weltanschaulichen Vorurteilen. Er kommt zu dem schlichten Ergebnis: *ecclesia et republica . . . utraque requirit quod altera* (Corp. ref. III, 868, 17). Kirche und Staat beweisen mit ihrem Dasein und Wirken den einheitlichen Gerechtigkeitswillen Gottes. Dieser erzwingt sich durch den Staat die äußerliche Gerechtigkeit von seiten derselben Menschen, die er innerlich bewegt, über Unrecht nicht nur zu zürnen und es zu rächen, sondern darüber hinaus den Missetätern auch zu vergeben; d. h. den Nächsten und den Feind zu lieben; also Gerechtigkeit nicht zu ergänzen, sondern zu überbieten durch eine ganz andere und größere Tugend! Allerdings habe nur Christus diese «göttliche Gerechtigkeit» vollkommen bewährt, eben weil sie zutiefst Gottesliebe ist, die auch das Selbstopfer des Heilands verfügt hat den Sündern zugut. Und diese sind nun schuldig, ihr Tun und Lassen mehr und mehr nach Christi Beispiel zu richten. So will und so bewirkt es der allesbestimmende und allmächtige Gott. — Zwingli ist also kein optimistischer Naturrechtler; er schätzt vielmehr die natürliche Gesinnung der Menschen als mörderischen, räuberischen und diebischen Egoismus ein und alles politische Wesen als «arme und bresthafte Gerechtigkeit». Dennoch mahnt er: «O Menschen alle, seid der Obrigkeit gehorsam, die uns die menschliche Gerechtigkeit schützt, damit wir ein friedsam still Leben führen! Seid auch ihr Oberen des Rechten und Guten beflissen, daß ihr nichts gebietet, was wider Gott ist!» — Die Kirche aber hat darüber zu wachen, daß der Staat seine göttliche Sendung nicht vernachlässige, vielmehr die Predigt des Evangeliums schütze und sie zu praktischer Geltung bringe. Wenn aber die Obrigkeit Gott nicht gehorcht und zur selbstherrlichen Tyrannin wird, dann sind die «armen Gerechten» nicht nur berechtigt, sondern verpflichtet, Widerstand zu leisten. «Hütet euch, ihr Tyrannen! Das Evangelium wird fromme Leute erziehen. Werdet auch fromm, so wird man euch auf Händen tragen. Tut ihr das nicht, so werdet ihr mit Füßen getreten.» Er versteht den Staat also als bloße Notverordnung; denn er regiert bestenfalls mit Gerechtigkeit, in welcher die Liebe keinen Raum hat.

Die Grundgedanken dieser streng monistischen Rechtfertigungslehre und theokratischen Staatsauffassung Zwinglis werden von Schmid in 13 theologischen und anthropologischen Kapiteln aus dem umfangreichen Schrifttum des Reformators reichlich belegt, z. T. in Auseinandersetzung mit Paul Wernle, Walther Köhler, Emil Brunner, Arthur Rich und Oskar Farner. Und wo der vernünftige Zwingli scheinbar nicht rational genug verfährt, wird folgerichtig weiter argumentiert, begründet und geschlossen, so daß manches Paradoxon aufgeht und man den Eindruck gewinnt, Schmid sei restlos von der Richtigkeit und Triftigkeit der Rechtslehre Zwinglis überzeugt. Doch wehrt der «Epilog» diese Vermutung ab: Zwingli habe für *seine* Zeit auf originelle und fruchtbare Weise gute Arbeit geleistet; in unserer gegenwärtigen ganz andern politischen Situation aber werde man das Problem der Beziehung zwischen Evangelium und Recht wieder ganz neu durchdenken müssen (S. 262). Hätte der Autor über das hinaus, was er zu Zwinglis Auswertung der Bibel darlegt, auch noch aufgezeigt, wie sehr die Zwinglische Theologie auch in dieser Frage von der

antiken Philosophie bestimmt ist, so könnte man sein inhalts- und aufschlußreiches Buch als rechtes Gegenstück zu J. Bohatec' «Calvin und das Recht» bezeichnen.

Wien.

Erwin E. Schneider.

Reinhold Koch, *Erbe und Auftrag. Das Abendmahlsgespräch in der Theologie des 20. Jahrhunderts.* = Forschungen zur Geschichte und Lehre des Protestantismus, X, 9. München, Chr. Kaiser, 1957. 163 S. Fr. 11.75.

Der Verfasser bietet in seiner dreiteiligen Arbeit, die seinem Lehrer Hans Emil Weber gewidmet ist, eine gute Übersicht der gegenwärtigen Abendmahlsdiskussion. Der erste Teil «Die Voraussetzungen» mit der Zusammenfassung der offengebliebenen und drängenden Fragen des Abendmahlsstreites des 16. Jahrhunderts bleibt sachgemäß unbefriedigend. Keiner aber sollte sich dadurch von dem zweiten Teil «Das Ringen um das Reformatorische Erbe in der neueren Abendmahlstheologie» abhalten lassen, den Koch selber als den Hauptteil bezeichnet und der die gegenwärtige Diskussion in übersichtliche Gruppen sinnvoll ordnet. Es geht hier um die Repristination im Luthertum, um die ältere Unionstheologie und um den neuen Ansatz im Luthertum und der reformierten Theologie.

Im dritten Teil «Grenze und Freiheit des Auftrags» kommt der Verfasser selber zu Wort, vor allem auch in der Beurteilung der verschiedenen Gruppen und im Ausblick auf die Zukunft. Begrüßenswerterweise fordert er eine Neubesinnung in der Abendmahlsfrage, die dem Erbe der Reformation im neuen Auftrag für die heutige Zeit gerecht wird. Es geht um die Gleichordnung von Wort und Sakrament, um die reale, personale Gegenwart des ganzen Christus im Abendmahl, um die Gabe des Abendmahls in der applicatio und um das Niederreißen der konfessionalistischen Schranken der Abendmahlsgemeinschaft.

Im ganzen scheint bei der Beurteilung der verschiedenen Parteien die doch auch positive Bedeutung des Neuprotestantismus auch in der Abendmahlsfrage unterschätzt zu sein. Hat nicht gerade der Neuprotestantismus in ehrlicher Absicht die Schwierigkeiten aufgezeigt, um deren Lösung nun gerungen wird und die die eigentliche Abendmahlsnot in den Gemeinden ausmachen?

Bei der Schlußbetrachtung drängt sich die Frage auf, ob denn bei einem zukünftigen gemeinevangelischen Verständnis des Abendmahls nur die Reformierten von den Lutheranern, nicht aber die Lutheraner auch von den Reformierten etwas zu lernen hätten. Ist nicht das Abrücken von einem substantiellen Verständnis des Abendmahls vor allem auch ein Erbe der Reformierten?

Es bleibt nach der Lektüre der Arbeit nur zu wünschen, daß sich der Optimismus in bezug auf einen baldigen Konsensus als berechtigt erweist, wozu der Fortgang der Diskussion Hoffnung gibt. Auf das ausgezeichnete Literaturverzeichnis am Schlusse der Arbeit sei noch dankend hingewiesen.

Bonn.

Klaus-Martin Beckmann.

Emil Fuchs, *Christliche und marxistische Ethik. Lebenshaltung und Lebensverantwortung des Christen im Zeitalter des werdenden Sozialismus*, 1. Hamburg-Bergstedt, H. Reich Verlag, 1957. 183 S. DM 4.80.

Ein in seiner Weise ehrlicher Versuch, Christentum und Marxismus zu versöhnen. Das Vorwort erhebt wissenschaftliche Ansprüche, aber ein wissenschaftlicher Charakter kann dem Buche nicht zugebilligt werden. Teils hat es den Charakter von Bekenntnissen eines alten, religiösen Sozialisten, teils besteht es aus höchst allgemeinen Redensarten; die eigentlichen, schwierigen Probleme werden fast völlig umgangen oder überspielt. Man konnte erwarten, daß der Verfasser von einer eingehenden Analyse dessen ausgehen würde, was man unter bestimmten Bedingungen die «Ethik» des Marxismus nennen kann; hierzu waren genaue Darlegungen über die marxistische Geschichtslehre, Ökonomie und Gesellschaftsanalyse erforderlich, aber nichts von alledem, nicht einmal der Begriff der proletarischen Solidarität wird verhandelt.

Der erste Teil gibt statt dessen auf rund 80 kleinen Seiten eine Übersicht über die geschichtliche Entwicklung des Verhältnisses von Kirche und Gesellschaft seit Antike und Urchristentum bis zur Gegenwart. Hier ist zu viel unternommen; infolgedessen kommt der Verfasser über Allgemeinheiten, die aus jeder Kirchengeschichte bekannt sind, versetzt mit einigen marxistischen Wendungen über Feudalsystem, Bürgerlichkeit u. dgl., auch nicht hinaus. Das ist um so bedauerlicher, als die Fragestellung des Verfassers durchaus berechtigt und heute notwendiger ist denn je. Wir stehen in der Tat vor der noch völlig ungelösten Aufgabe, die gesellschaftlichen Voraussetzungen von Kirchen- und Gemeinde-Bildung zu erfassen und die Einflüsse der Gesellschaft und der gesellschaftlichen Konventionen auf die Kirche und das christliche Ethos zu untersuchen. Weil aber die Einzeluntersuchungen weithin fehlen, die Verbindung theologischer und soziologischer Fragestellungen fast völlig unbekannt ist (zwar nicht in der evangelischen Soziallehre, wohl aber in der herkömmlichen Kirchengeschichtsschreibung), so bewegt sich der Verfasser auf schwankendem Boden, und seine Wendungen werden nur dort etwas präziser, wo er sich auf Vorarbeiten stützen kann, wie z. B. auf Tawneys bekanntes Buch über Religion und Kapitalismus.

Mit dem zweiten Teil des Buches «Jesus und die moderne Gesellschaftsordnung», wo die Probleme nun systematisch angegangen werden müßten, steht es nicht viel besser. Die Schau Jesu vom Reiche Gottes überhöht und überwölbt das Wirklichkeitsverständnis des Marxismus, dessen sich auch die Christen zu bedienen haben, um zu verstehen, worauf es bei der notwendigen Neuordnung der Gesellschaft ankommt. Warum es unumgänglich notwendig ist, diese Aufgabe auf marxistische Weise (und zwar im Sinne des Kommunismus) in Angriff zu nehmen, wird nicht begründet. Zutreffend ist zweifellos die Kritik des Verfassers am ideologisierten, bürgerlichen und konservativen Christentum, an einem «Sündenpessimismus», der nicht mehr in der Lage ist, die Verantwortung für den Mitmenschen wahrzunehmen, begreiflich und berechtigt sein Versuch, das Ja

der christlichen Ethik zur Gesellschaftsgestaltung herauszuarbeiten. Aber das alles geschieht ohne jede wissenschaftliche Auseinandersetzung mit der heutigen evangelischen Sozialethik, werde sie nun von de Quervain oder Thielicke vertreten, ohne jedes Gespräch mit den vorausgegangenen oder zeitgenössischen Vertretern des religiösen Sozialismus wie L. Ragaz oder P. Tillich. Dem entspricht das magere Ergebnis. Die Rolle des Atheismus im Marxismus wird nicht untersucht. Dieser letztere erscheint überhaupt nur als ethische Forderung der Freiheit und der Gerechtigkeit für die Unterdrückten, und hierauf beruht denn auch die Synthese, die Fuchs herstellen möchte. Von der gesellschaftlich-geschichtlichen Wirklichkeit des Kommunismus, von der doch einiges zu sagen wäre — und zwar gerade für einen alten Sozialisten — und ihren ethischen Problemen ist überhaupt nicht die Rede. Der Enthusiasmus trägt Fuchs über diese ganze Welt von Realitäten einfach hinweg. Leichter, als es hier geschehen ist, kann man sich die Aufgabe wirklich nicht machen, und es wäre zu wünschen, daß man dies auch in dem SED-Pfarrerbund der russisch besetzten Zone in Deutschland begriffe. Denn auf diese Weise kann den Christen dort nicht geholfen werden, weder theologisch noch seelsorgerlich! Glücklicherweise haben dort Christen wie Hamel u. a. viel Wesentliches zu dem großen, lastenden Problem gesagt; wir sind nicht auf Fuchs angewiesen.

Doch vor allem eines darf die Kritik an diesem völlig unzureichenden Buch nicht vergessen machen: Es stellt wieder vor die Frage nach dem Verhältnis der Kirche und der Theologie zu der überall in der Welt anstehenden Aufgabe einer Neu-Ordnung der Gesellschaft im ganzen. Dieser vor allem durch den Kommunismus der ganzen Welt gestellten Frage können wir nicht ausweichen. Nur muß sie ganz anders, tiefer und radikaler gestellt werden, als dies E. Fuchs getan. Auch hierfür sind schon hier und da Wege vorgezeichnet, so von H. Gollwitzer u. a. Aber Fuchs hat es unterlassen die Erkenntnisse anderer zu verarbeiten.

Münster, Westfalen.

Heinz-Dietrich Wendland.

Notizen und Glossen.

Zeitschriftenschau.

Schweiz. *Evangelisches Missions-Magazin* 103, 4 (1959): C. A. Keller, Grundsätze der Missionspolitik Gottes (138-142); G. Rosenkranz, Hundert Jahre evangelischer Verkündigung in Japan (142-149); E. M. Hoch, Indische Christen, vom Psychiater gesehen, II (149-158). *Internationale kirchliche Zeitschrift* 49, 4 (1959): B. A. van Kleef, Das Utrechter Provinzialkonzil vom Jahre 1763 (197-228); E. Hammerschmidt, Die philosophische Begründung der Gotteserkenntnis bei Tertullian, II (229-240); A. Johansen, Rumanian Orthodox Theology (241-247). *Judaica* 15, 4 (1959): O. Michel, Polemik und Scheidung (193-212). *Kirchenblatt für die reformierte Schweiz* 115, 23 (1959): M. Jenny, Die Einordnung des Kirchenchors in un-